

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE PUBLIQUE PAR “LES AMIS DU FESTIVAL”

Rencontre avec l'équipe artistique de JAN KARSKI (MON NOM EST UNE FICTION)

École d'Art, 14 juillet 2011, 11h30

Jan Karski (Mon nom est une fiction)

d'après le roman *Jan Karski* de Yannick Haenel, mis en scène par Arthur Nauzyciel.

Débat avec les spectateurs, le 14 juillet 2011, en présence d'**Alexandra Gilbert**,
Laurent Poitrenaux et **Arthur Nauzyciel**, animé par Jacques Manceau.

Le roman *Jan Karski* de Yannick Haenel (Gallimard) porte le nom d'un Polonais bien réel, mort aux États-Unis, après avoir tué, pendant 35 ans, tout un pan de sa vie : il a été témoin des horreurs du ghetto de Varsovie et impuissant à convaincre les grands de ce monde de l'existence des camps d'extermination nazis.

Dans sa mise en scène, Arthur Nauzyciel reprend la structure du roman, les spectateurs venus au débat font de même.

Les spectateurs s'interrogent sur le sens, à la fin de la première partie, de la séquence des claquettes au son d'une rumba des Ferder Sisters, *Shein vi di levone* (une chanson, lui dira sa mère à la première, que lui chantait son père quand elle était petite !).

Deux « explications » à cela : enfant, Arthur Nauzyciel a fait des claquettes car sa mère aimait la comédie musicale, et, par là, il lui rend hommage à travers les *yiddishs ballrooms dancers* des cabarets new-yorkais ; par ailleurs, son oncle, déporté à Auschwitz, a essayé de garder ses chaussures le plus longtemps possible pour ne pas porter les « claquettes » que l'on donnait aux détenus.

Pourquoi avoir choisi, dans la seconde partie, Marthe Keller pour un rappel de l'autobiographie de Karski parue en 1944 ? Parce que je suis tombé amoureux d'elle à l'occasion du feuilleton « La demoiselle d'Avignon », dit Arthur Nauzyciel. J'aime sa voix, sa vie, sa présence. La scène est occupée par un écran sur lequel est projetée une vidéo hypnotique de l'artiste polonais Miroslaw Balka filmant en boucle l'hystérique zigzag de l'enceinte du ghetto de Varsovie sur un plan du parcellaire. Un spectateur raconte que pendant cette séquence, il a fermé les yeux pour mieux suivre, au fil de la voix de Marthe Keller, les pas de sa mère qui a vécu dans ce ghetto ; d'autres ont trouvé ce passage long. Arthur Nauzyciel rappelle que ce trajet a paru long à Jan Karski qui l'a fait !

Et la troisième partie... Les spectateurs qui se sont exprimés auraient aimé que le spectacle commence à ce moment-là. À ce moment où le talent de Laurent Poitrenaux, dans le splendide décor de l'Opéra de Varsovie signé Ricardo Hernandez, nous donne cette introspection-fiction de Yannick Haenel prêtant à Karski des pensées qui sont les siennes. Gestes retenus, corps quasi-empêché, voix sans effets mais non sans affects. Laurent Poitrenaux fait l'unanimité, sans conteste. Il explique alors qu'il n'aurait pas accepté de jouer sans ce qui précède, car pour lui, ce n'est pas un spectacle, mais une cérémonie.

M. J.